

ÉLÉMENTS DE RÉPONSES AUX QUESTIONS

QUESTIONS DE REPÉRAGE

Question 1 : Que sait faire Alex le perroquet ?

Les animaux peuvent-ils compter ? HANK DAVIS

La performance d'Alex est impressionnante mais vu la complexité des opérations en jeu dans la numération, il semble plus raisonnable d'expliquer la justesse de ses réponses par un talent relevant plutôt de la perception. L'homme comme probablement un grand nombre d'animaux, est capable, en voyant un petit groupe d'objets, d'évaluer leur nombre sans vraiment les dénombrer. N'importe quel enfant vous le dira : trois, ça ressemble à trois. Lorsqu'un bambin ou un perroquet utilise l'étiquette « trois » pour décrire une série d'objets, l'information n'est peut-être pas plus chiffrée que lorsqu'il prononce le mot « vache » pour désigner le ruminant correspondant. Il ne s'agit que d'un nom et rien de plus. Chez l'homme, cette façon d'évaluer un lot d'objets sans les compter peut apparaître avant ou après le développement des capacités de numération. Avant, elle témoigne de bonnes facultés perceptives. Après, elle constitue un auxiliaire utile. [...]

Question 2 : En quelle année est officiellement reconnue la catégorie juridique « Animal de compagnie » ?

Les relations homme-animal en milieu urbain. PROSPECTIVES GRAND LYON

Cette prise de conscience se concrétise par la loi. Depuis la loi de 1976, l'animal est officiellement reconnu comme un « être sensible ». En 1999, une nouvelle catégorie juridique d'animaux apparaît dans le code rural : « l'animal de compagnie » est officiellement reconnu. En 2005, le ministère de la Justice se montre favorable à une réforme du statut de l'animal afin de distinguer l'animal d'un bien dans le code civil.

Question 3 : Quelle est la méthode d'Hans le Malin pour tromper son maître sur ses aptitudes de fin calculateur ?

LE SAVOIR ANIMAL Commentaire de l'illustration « Le cheval Hans le Malin »

Le cheval Hans le Malin savait compter et même additionner des fractions, du moins le croyait-on... Il fallut qu'Oskar Plugs découvre qu'Hans savait aussi rythmer ses coups de sabots aux signes de son entraîneur pour découvrir qu'un cheval pouvait tromper.

Les animaux peuvent-ils compter ? HANK DAVIS

Au tournant du siècle sont apparus en Europe et aux États-Unis plusieurs animaux savants, dont le célèbre cheval Hans qui était capable de compter, voire d'additionner des fractions en tapant du sabot. Des experts allemands dépêchés en 1904 auprès du quadrupède et de son maître pour essayer de déceler une éventuelle tricherie, n'en trouvèrent aucune et déclarèrent que Hans possédait des dons exceptionnels. Il fallut encore attendre quelques années pour qu'Oskar Pfungst s'aperçoive que le cheval calquait en fait ses réponses sur d'imperceptibles signes de son entraîneur, Wilhelm Von Osten. La supercherie scella le début des recherches scientifiques sur les capacités des espèces à poils et à plumes en matière de chiffres.

Peut-on faire parler les singes ? DOMINIQUE LESTEL

Au même moment, Thomas Sebeok, un autre zoologue, compare le cas de Washoe à celui de « clever Hans », un cheval savant, dont un psychologue du début du siècle avait montré qu'il utilisait des signaux inconscients de son maître pour effectuer des opérations. Les performances des singes parlants, selon Sebeok, sont de l'ordre de la simulation. Tranchantes et bien étayées, les remarques de Terrace eurent l'effet d'une douche froide sur l'ensemble des recherches et entraînèrent un arrêt brutal des subventions officielles aux Etats-Unis. Le dossier du singe parlant allait-il se refermer ? Pas tout à fait, car ses défenseurs n'avaient pas dit leur dernier mot.

Question 4 : Pourquoi la confiance de Koko le gorille est-elle si exceptionnelle ?**Les primates comprennent-ils ce qu'ils disent ? NICOLAS JOURNET**

Les questions de savoir si les primates peuvent évoquer un objet absent, possèdent de véritables intentions de communiquer (ont des choses à dire, hormis des demandes), sont capables d'anticiper le comportement des gens, ont une conception du futur et une représentation du passé, ont le sens de l'humour, comprennent ce qu'est une fiction, sont devenues plus centrales que le fait de vérifier la présence ou l'absence de telle ou telle propriété du langage humain.

En conséquence, l'idée d'attribuer la compétence linguistique à l'animal en fonction d'une liste de critères formels semble avoir touché sa limite. Pour mémoire, on rappellera que, pour l'instant, certains chimpanzés (Sarah) ont assez bien appris à mentir.

Quant à Koko le gorille, il a, semble-t-il, des idées sur le monde qui confinent à la poésie, comme en témoigne ce dialogue gestuel rapporté par Francine Patterson :
Question : « Où vont les gorilles quand ils meurent ? »

Koko : « Un trou écarté confortable ».

Question : « Et qu'est-ce qu'ils sentent ? ».

Koko : « Ils dorment ».

Malgré cette exceptionnelle confiance, il reste vrai que l'usage du langage par le singe ne permet ordinairement pas à l'homme de comprendre ce qu'il pense : la parole de l'animal ne donne pas accès à ce savoir implicite et partagé qui forme la toile de fond de la communication humaine.

Comme le souligne Dominique Lestel, la parole du singe est « muette ». Pour l'homme, du moins.

Question 5 : Que signifie le concept d' « animal machine » chez Descartes ?**Humain comme un grand singe. ANNE CHEMIN**

Ces découvertes stupéfieraient sans doute René Descartes, qui, au XVII^e siècle, théorise l'hypothèse mécaniste de l'animal-machine : le philosophe estime que les animaux, dépourvus d'âme, de pensée et de langage, se meuvent comme des automates, se contentant de réagir à leur environnement.

La place de l'humain par rapport à l'animal. GEORGES CHAPOUTHIER

La conception de l'animal – objet est devenue dominante en Occident à la suite des réflexions de Descartes sur l' « animal-machine ». Pour Descartes, et il a épistémologiquement raison, les corps des êtres vivants sont des systèmes matériels, que l'on peut, d'une certaine manière, comparer à des machines. Mais l'homme échappe à ce statut de pur système matériel parce qu'à la différence de l'animal,

il possède une âme. C'est le dualisme cartésien bien connu. Cette thèse a ses limites. Descartes est mort relativement jeune sans avoir vraiment développé totalement son système.

Question 6 : Le processus d'anthropomorphisation fonctionne à merveille avec les animaux domestiques... Quelles en sont les significations ?

Les relations homme-animal en milieu urbain. PROSPECTIVES GRAND LYON

Les professionnels de l'animal, comme les philosophes, mettent en garde contre les limites de l'anthropomorphisme, autrement dit la personnification, et de l'anthropocentrisme autrement dit la « chosification ». Dans le premier cas, l'animal est plus ou moins assimilé à l'homme. Dans le deuxième cas, au contraire, l'homme est tout puissant, seul être libre et raisonnable.

La présence animale. CENTRE DE RESSOURCES PROSPECTIVES

Dans la famille. L'animal a un rôle non négligeable et est bien souvent un élément important de son équilibre. [...] Ce rôle peut être variable et multiple : objet de consommation relationnel mais parfois bouc-émissaire, « enfant de substitution », médiateur... Les animaux lisent nos émotions et sont complices de notre vie au quotidien. Les risques de dérives existent : soit surinvestir affectivement, soit figer l'animal dans un rôle unique.

La place de l'animal dans la société des xx^e et xx¹^e siècles. MONIQUE PINÇON-CHARLOT

Nous avons parlé d'humanisation, mais le sociologue peut parler d'une véritable anthropomorphisation, avec identification et projection des sentiments humains sur l'animal, comme la conscience et l'angoisse de la mort. Ce processus d'anthropomorphisation, qui fonctionne à merveille avec les animaux domestiques, est mis en œuvre aujourd'hui avec les animaux sauvages, de telle sorte qu'à la chasse à courre il est très aisé de voir dans l'animal un être poursuivi et traqué, aussi terrifié par son sort probable que le héros de La Mort aux trousses. Cette identification rend bien entendu vite insupportables des pratiques cynégétiques comme la chasse à courre, qui soulèvent émotion et compassion en faveur de l'animal poursuivi.

Question 7 : Quels sont les développements en sciences sociales de la danse du cratérope écaillé ?

L'art de séduire : des oiseaux aux humains. JEAN FRANÇOIS DORTIER

La stratégie du handicap

Parmi les méthodes de séduction des oiseaux, il en existe une autre qui a beaucoup intrigué les chercheurs : la « danse du cratérope écaillé ».

Ce petit oiseau, qui vit dans le désert du Néguev (sud d'Israël), pratique un curieux ballet de groupe. Le matin, en zone découverte, les oiseaux se rassemblent pour former une ligne, serrés les uns contre les autres « à la manière d'un ballet russe ». C'est alors que l'un d'entre eux, en bout de ligne, bondit et vient se replacer vers le centre. Puis un autre, puis un autre encore.

De sorte que chacun, tour à tour, se trouve déplacé vers l'extérieur. Pour l'éthologue israélien Amotz Zahavi, cette danse bizarre a un but précis : montrer au groupe que l'on est un chic type ! En effet, en se plaçant au centre de la troupe, en terrain découvert, on s'expose à un prédateur éventuel. L'oiseau coincé au centre aura donc plus de mal à fuir. Mais cette prise de risque atteste aux yeux de tous

que l'on est quelqu'un de bien : prêt à se sacrifier pour autrui et à faire face à des situations critiques. Notre oiseau adopte ainsi le profil du compagnon dévoué, du chevalier servant, du généreux camarade, du héros.

Quoi de plus séduisant ? La capacité de se mettre en danger pour le bien de tous a été baptisée par A. Zahavi, la « stratégie du handicap ». Si un animal réussit à survivre alors qu'il s'est lesté d'un « handicap » certain (les bois du cerf, les plumes du paon ou les comportements de sacrifice), alors on peut compter sur lui : c'est un bon partenaire potentiel.

Ce comportement est finalement avantageux pour la survie de sa descendance et de sa communauté. Se mettre en danger et faire l'intéressant aux yeux de tous (« même pas peur ! ») seraient donc des avantages certains.

La stratégie du handicap allait donner lieu à une belle empoignade entre théoriciens de l'évolution. Car elle s'opposait au modèle en vigueur qui favorisait les stratégies de survie « égoïstes ». D'abord marginale, cette stratégie du handicap a connu une fortune certaine dans les milieux de l'évolution, puis s'est ensuite répandue dans les sciences sociales sous le nom de « théorie du signal coûteux » (TSC).

La théorie du signal coûteux. MOT CLÉ. SCIENCES HUMAINES

Issue des travaux d'éthologie, cette théorie vise à expliquer le développement de caractères physiques ou de comportements apparemment « coûteux » en termes de survie individuelle : une parure visible aux yeux des prédateurs, des comportements risqués et inutiles, des conduites altruistes.

Mais ces caractères peuvent se révéler avantageux dans la mesure où ils sont justement destinés à montrer que l'on est un bon partenaire (pour former un couple, fonder une famille) ou plus généralement un bon compagnon (à l'égard du groupe). La théorie du signal coûteux a connu, au début des années 2000, de nombreux développements en sciences sociales où on l'a appliquée à l'analyse de la consommation ostentatoire, aux stratégies de distinction, au don altruiste et même aux pratiques artistiques.

QUESTIONS D'ANALYSE

Question 8 : Les grands primates sont capables de communiquer mais n'utilisent pas véritablement un langage car il leur manque des capacités que présente l'humain. Lesquelles ?

Peut-on faire parler les singes ? DOMINIQUE LESTEL

Les primates ont-ils une intelligence trop spécialisée qui les empêche d'avoir accès à un langage plus évolué ? Byrne et Whiten ne sont pas loin de l'admettre : en milieu naturel, les chimpanzés n'utilisent pas de langage public car ils n'arrivent pas, selon eux, à un consensus stable sur la signification des entités qui pourraient leur servir de mots. C'est peut-être là que leurs instructeurs humains jouent un rôle essentiel, en imposant de l'extérieur une stabilité sémantique aux symboles utilisés.

Cherche-t-on vraiment à savoir ce qu'un singe peut faire avec le langage ou à mesurer avec plus ou moins de bonheur l'écart qui sépare l'homme de l'animal ? Ce problème, le primatologue américain Duane Quiatt l'évoque très bien lorsqu'il s'étonne de l'absence de caractéristiques « gorille » (de « gorillismes ») dans les dialogues entre Koko et Francine Patterson. Est-ce parce qu'un gorille élevé comme un humain raisonne comme un humain ou parce qu'on ne peut pas verbaliser ce que c'est qu'être un gorille ? Une des difficultés majeures que le chercheur rencontre constamment avec le primate est celle du *common knowledge*. On appelle ainsi le savoir commun que tous les membres d'une communauté partagent et dont ils savent qu'ils le partagent, même si ce savoir est implicite : c'est tout ce que l'on sait que l'autre sait.

Ensuite, on peut se poser la question de l'usage que les singes font des rudiments de langage qu'ils acquièrent auprès de l'homme. Force est de constater qu'ils en font un usage instrumental pour influencer le comportement d'un autre singe ou d'un humain. A la différence de l'homme, le singe « parle » toujours au premier degré : il ne se sert pas de ses compétences linguistiques pour commenter ce qu'il dit, ou pour modifier significativement l'outil, linguistique dont il dispose. De plus, aussi performants soient-ils, les primates ne se servent jamais du langage pour exprimer un vécu. Est-ce la raison pour laquelle les discours des singes semblent si souvent dépourvus de temporalité ? Ils n'expriment ni passé, ni futur. Les singes, en somme, donnent l'impression de n'avoir « rien à raconter ». Mais a-t-on le droit d'être aussi sévère ? Que teste-t-on réellement dans ces études sur les singes « parlants » : leur compétence à communiquer ou leur aptitude à « faire l'humain » ?

Les primates comprennent-ils ce qu'ils disent ? NICOLAS JOURNET

Les questions de savoir si les primates peuvent évoquer un objet absent, possèdent de véritables intentions de communiquer (ont des choses à dire, hormis des demandes), sont capables d'anticiper le comportement des gens, ont une conception du futur et une représentation du passé, ont le sens de l'humour, comprennent ce qu'est une fiction, sont devenues plus centrales que le fait de vérifier la présence ou l'absence de telle ou telle propriété du langage humain. En conséquence, l'idée d'attribuer la compétence linguistique à l'animal en fonction d'une liste de critères formels semble avoir touché sa limite.

Malgré cette exceptionnelle confiance, il reste vrai que l'usage du langage par le singe ne permet ordinairement pas à l'homme de comprendre ce qu'il pense : la parole de l'animal ne donne pas accès à ce savoir implicite et partagé qui forme la toile de fond de la communication humaine. Comme le souligne Dominique Lestel, la parole du singe est « muette ». Pour l'homme, du moins.

L'animal humain. ÉLISABETH DE FONTENAY

Une autre caractéristique du langage humain est le « conversationnel », qui implique l'intersubjectivité, la capacité de se représenter ce que pense l'autre, la théorie de l'esprit poussée à un degré supérieur : « *je sais que tu sais que je sais* », ou bien « *Tu sais que je sais que tu sais* ». La complexité de développement du langage humain donne aux hommes la possibilité d'une représentation sociale et parentale. J'aimerais faire référence à des écrits d'un anthropologue, Maurice Godelier qui critique certaines conclusions de Frans de Waal sur la « théorie de l'esprit ». Il montre qu'à l'inverse de ce qu'affirme l'éthologue, les primates vivant en bande et qui ont de grandes capacités psychiques ne peuvent cependant pas modifier la structure globale des rapports propres à leur espèce. Aussi développés que soient leur « théorie de l'esprit », leurs comportements de réconciliation et leur altruisme, ils ne peuvent pas modifier la structure globale propre à leur espèce.

Alors que l'imaginaire humain présente deux capacités conjointes, absentes chez les grands primates : il est capable de mener des opérations mentales qui suscitent la production d'abstraction conceptuelle et d'abstraction symbolique. La première de ces capacités consiste à chercher une explication de l'origine des choses. La seconde, à se faire une représentation globale des principes de fonctionnement de la société et de l'environnement. Elle permet aux humains de vivre en société, plus, de produire de la société, de créer de nouvelles données matérielles, d'inventer de nouvelles idées de vie. Pour Godelier, ce qui caractérise l'humain, c'est donc cette capacité de transformer la société.

Dans un livre d'entretiens avec le neurologue Jean-Pierre Changeux, le philosophe Paul Ricœur prononce un mot très fort, par lequel il entend congédier le réductionnisme d'un neurologue qui n'arrive plus du tout à voir la singularité humaine : « *Ce n'est pas du tout dans votre registre que l'on sait ce que signifie évaluer ou "normer"* ». L'homme évalue, déclare : son acte de langage crée des normes, une réalité. En cela, il diffère de l'animal. Jean-Pierre Changeux lui répond qu'un jour on pourra articuler scientifiquement les trois histoires qui se nouent au niveau de chaque individu : l'évolution des espèces, l'histoire sociale et culturelle de la communauté à laquelle on appartient, l'histoire personnelle : comment l'histoire individuelle s'articule à l'histoire d'une communauté à laquelle on appartient, et comment tout cela s'articule à l'histoire d'une espèce. Eh bien : je le dis franchement, je souhaite que ce temps ne vienne jamais, ou il n'y aura plus ni sciences humaines, ni philosophie, mais exclusivement la biologie et la génétique.

De l'animalité au statut éthique de l'animal. JEAN-YVES LE GOFFI

Ce qui existe, c'est une immense prodigalité de la vie, avec des millions d'espèces animales, parmi lesquelles l'homme, cet être qui dispose de la capacité à agir selon des normes morales, des règles sociales, des obligations et des interdits qu'il s'impose à lui-même, et qui a noué avec des centaines d'espèces des relations extrêmement différenciées, allant de la lutte séculaire contre certaines à la cohabitation amicale avec d'autres, en passant par toutes les formes de domestication, d'appropriation, de dressage, ou de création d'espèces, de races, de variétés.

Question 9 : Quelles sont les raisons qui aujourd'hui remettent en cause la représentation, longtemps dominante dans la culture occidentale, d'un « propre de l'homme » ?

Penser l'animalité. MAX HORKHEIMER et THEODOR ADORNO

Dans l'histoire européenne, l'idée de l'homme s'exprime dans la manière dont on le distingue de l'animal. Le manque de raison de l'animal sert à démontrer la dignité

de l'homme. Cette opposition a été prêchée avec tant de constance et d'unanimité [...] qu'elle fait partie du fond inaliénable de l'anthropologie occidentale comme peu d'autres idées. Même de nos jours, elle est encore reconnue.

Humain comme un grand singe. ANNE CHEMIN

Depuis les années 1970, les recherches des primatologues et des ethnologues ont durablement brouillé la frontière entre « Homo sapiens » et les grands singes. Qu'est devenu le fameux « propre de l'homme » ?

Wattana a quitté le jardin des plantes il y a quatre ans, mais le cortège d'interrogations qu'elle a soulevé est toujours là. On a longtemps cru que faire des nœuds faisait partie du « propre de l'homme ». Wattana, comme d'autres orangs outans avant elle, a prouvé qu'au contact du monde humain, un grand singe pouvait réinventer le nouage

Les recherches font tomber une à une les vieilles certitudes des philosophes. Le langage qui trônait au Panthéon du « propre de l'homme » se révèle accessible aux chimpanzés ; pour des raisons anatomiques, ils sont incapables de parler mais ils apprennent sans difficulté le langage des sourds-muets. Dans sa Petite histoire des grands singes, Christ Herzfeld raconte l'histoire des « singes parlants » des années 1970 et 1980 : la chimpanzée Washoe faisait des combinaisons de deux, voire trois signes - elle inventait des formulations (un oiseau d'eau pour un cygne, par exemple) et elle a transmis ses connaissances à son fils adoptif sans une intervention humaine. Le bonobo Kanzi, évoquait sans le moindre problème l'objet absent, manipulait, lui, environ 3 000 combinaisons de mots.

Le primatologue découvre également que les primates ont le sens de la justice. Frans de Waal place ainsi dans des cages voisines deux singes capucins à qui l'on donne un morceau de concombre chaque fois qu'ils tendent un caillou. Tant qu'ils obtiennent la même récompense, tout va bien. Mais, lorsque l'un obtient un délicieux grain de raisin alors que l'autre conserve son concombre, les choses se gâtent : celui qui dévorait auparavant le légume se met en colère et finit par le jeter à la figure de l'expérimentateur. Il manifeste, selon Frans de Waal, son rejet de l'iniquité. Certains singes refusent même de manger le raisin tant que leur voisin n'en a pas obtenu. « Nous approchons de très près le sens de la justice tel que l'entendent les êtres humains », résume-t-il. Au fil des recherches, le « propre de l'homme » se dérobe sous les pas des éthologues. La bipédie ? Les grands singes peuvent marcher debout, même s'ils ne le font pas souvent. Les outils ? Ils en façonnent pour casser des noix ou atteindre des objets éloignés, même s'ils sont beaucoup moins perfectionnés que les nôtres. Le langage ? Les chimpanzés apprennent aisément les signes des sourds-muets, même s'ils ne les ont pas inventés. Le sens de la justice, de la coopération ou de la réconciliation

« Le concept du propre de l'homme est un concept du passé, estime Dominique Lestel. Il est toxique car il insiste sur l'idée de séparation : le but est de rechercher des différences entre l'homme et l'animal afin de placer l'homme dans une catégorie ontologique à part. *Il y a, bien sûr, des différences, mais cela ne nous met pas au-dessus des autres espèces. Il faudrait remplacer ce débat essentialiste par une approche plus relationnelle plus constructiviste.* La vraie question est celle des convergences et des proximités : qu'est-ce qui se tisse entre des animaux et nous ? »

Pour répondre à cette question, la philosophe Vinciane Despret pense qu'il faut en finir avec la quête du « propre de l'homme ». « *Les recherches sur les grands singes ne cessent de repousser la frontière de leurs compétences.* Il faut donc arrêter de chercher « un » critère en raisonnant sur un mode binaire : les grands singes ont, ou n'ont pas, telle capacité. Mieux vaudrait se demander ce qu'est une intelligence

animale, une intelligence des odeurs, une intelligence des sons. Il faudrait, pour cela, renoncer au point de vue anthropocentré qui a longtemps été le nôtre, ce qui n'est pas aisé. »

Ce travail demandera du temps. Contrairement à d'autres civilisations, notamment asiatique, la culture occidentale pense le monde en insistant sur le dualisme et les différences : elle place l'homme au centre du cosmos en théorisant l'opposition homme et animal, nature et culture, corps et esprit. En séparant ainsi radicalement l'humanité de l'animalité, l'homme a ouvert un « cycle maudit », écrivait Claude Lévi-Strauss en 1973. Éthologues et philosophes nous invitent aujourd'hui à modifier notre regard sur le monde animal.

La représentation contemporaine des rapports Homme / animal... PASCAL SEMONSUT

L'Homme a besoin de l'animal, ne serait-ce que parce qu'il a compris, depuis Buffon, que sa « *nature [...] serait plus impénétrable encore s'il ne pouvait trouver des animaux auxquels se comparer* ». Et, dans ce cas précis l'adage n'est plus de saison, comparaison est raison. La place qu'il accorde à l'animal lui renvoie, par un jeu de miroir, sa propre image, celle qu'il se fait de sa place dans le vivant, une place qui n'est pas gagnée d'avance.

L'humanité s'insinue puis prospère dans un monde animal. Dans ce foisonnement faunique, que se plaisent à mettre en scène romans comme manuels scolaires, l'Homme paraît bien seul et, surtout, bien fragile. En effet, l'animal est son ennemi, ou plutôt son prédateur.

Oui, l'Homme a été celui qui se cacha, celui qui eut peur, mais, aujourd'hui, qui a disparu, lui ou le mammoth ? Qui se retrouve au zoo, derrière des grilles, lui ou le loup ? De cette compétition entamée il y a des millions d'années avec l'animal et dans laquelle il partait perdant, c'est lui qui en sort vainqueur. Sur cette humiliation primordiale, il prend sa revanche en construisant l'image de ses rapports avec lui. Malgré quelques tentatives, apparemment infructueuses, pour faire bouger les lignes comme la théorie du chamanisme, l'animal reste bien à la place qui lui a été assignée par l'Homme. La représentation de leurs rapports n'a qu'un seul objectif : imposer le concept, mieux, le postulat de la domination de notre espèce sur le reste du vivant.

La question de la différence entre l'animal et l'homme chez Descartes. THIERRY GONTIER

Descartes [...] explique à plusieurs reprises son indifférence à la question, traditionnelle depuis l'Antiquité, de savoir ce qui est plus digne, de l'homme ou de l'animal, ou encore pour qui le monde a été fait et qui a droit à la royauté sur lui. [...] La question pour Descartes n'est donc pas une question de principe : elle est une question de fait. [...] On peut ainsi poser la question sous cette forme : à partir de quel critère puis-je juger de la similitude ou de la différence entre l'animal et cet homme qui se tient devant moi ?

Pourquoi les animaux seraient-ils seulement des animaux ? DOMINIQUE LESTEL

Que l'Homme ait des caractéristiques uniques, nul ne le contestera sérieusement. Mais qu'il ne soit pas un animal pour autant est tout simplement absurde. L'esprit cartésien moderne l'accordera sans doute, ajoutant in petto que ce qui différencie l'Homme de l'animal est qu'il n'est pas seulement un animal.

Ce qui est en jeu, autrement dit, c'est que les raisons pour lesquelles je considère qu'un humain n'est pas seulement un animal pourraient également s'appliquer à

d'autres espèces – mêmes si toutes ne seraient sans doute pas concernées au même degré.

Je doute que ma voisine s'attache un jour autant à une méduse qu'à sa lapine. Tous les animaux ne sont pas animaux de la même façon ; certains le sont plus que d'autres aux yeux d'un humain ou dans les mœurs d'une culture.

Une telle idée constitue certainement une hérésie zoologique, mais la question du statut de l'Homme, comme celui des autres animaux, excède très largement l'espace des sciences naturelles.

Le degré d'animalité relève d'une question d'interprétation, au sens fort du terme, à la fois culturelle et personnelle, et l'un des problèmes philosophiques importants de notre époque est de trouver comment penser sérieusement les proximités de l'humain avec les autres animaux dans une culture occidentale dont l'un des piliers idéologiques a toujours été de les distinguer au maximum.

De l'animalité au statut éthique de l'animal. JEAN-YVES LE GOFFI

Un point de départ, moins naïf qu'il ne semble à première vue, consiste à mettre d'un côté les animaux domestiques et de l'autre les animaux sauvages. Ce ne sont pas les mêmes menaces qui pèsent sur les uns et sur les autres du fait de l'agir humain, et donc pas les mêmes protections qui sont requises. Les premiers peuvent être surexploités, manipulés, instrumentalisés à titre individuel ; les seconds se meuvent dans le monde ambiant, dans un milieu qui n'est, en principe, ni façonné ni organisé par l'homme.

Les relations homme-animal en milieu urbain. PROSPECTIVES GRAND LYON

L'animal est devenu une préoccupation sociale telle que ce sujet fait désormais l'objet de débats sur les frontières de l'humanité et de l'animalité, sur la légitimité de la prééminence de l'homme dans la nature... Les philosophes, en particulier, nous invitent à revoir notre perception de l'animal : « *Comprendre l'animalité urbaine doit s'appuyer sur une vision à la fois plus subtile et plus réaliste de l'animal dans la Cité.* Il convient en conséquence d'élaborer une conception de l'animalité qui ne se base plus a priori sur le paradigme de la séparation de l'homme et de l'animal, mais sur celui de leur complémentarité, sur celui de la recherche de convergences entre les uns et les autres, et sur celui de la vie partagée. » (cf. Dominique Lestel).

QUESTIONS DE SYNTHÈSE

Question 10 : La frontière entre l'humain et l'animal, longtemps tenue pour évidente et immuable, a perdu de sa stabilité, « la prise de conscience des différents types de liens qui nous relient au reste de la nature conduit à reconsidérer les rapports que nous entretenons à l'animal » (Jean-François Staszack, *La place de l'animal*. 2002). Quelle place concéder aux animaux ? Vous justifierez cette place à l'aide d'arguments extraits du dossier et préciserez la façon dont il convient aujourd'hui, en cohérence avec vos arguments, de définir ce qu'est l'animalité.

Apprendre et s'inventer à partir de l'animal ? DESPREST VINCIANE

Si je retourne loin dans notre histoire, c'est parce qu'il me manque, dans notre langue, les termes qui pourraient désigner cet autre style de modèle fondé sur l'invention et le talent. Les Grecs en avaient l'usage, ils le nommaient *mêtis*. La *mêtis* signifiait cette forme de pensée, ce mode du connaître que l'on acquiert au contact des animaux. La *mêtis* se signale particulièrement dans l'art de tendre des pièges, ou de les éviter.

La *mêtis* unissait sous le signe d'une même intelligence des dieux, des héros, de simples pêcheurs et chasseurs, des grenouilles, des poulpes, des renards et quantité d'autres animaux. La *mêtis* devait s'acquérir, en observant les animaux. Il y a bien modèle, mais un modèle dans une histoire où l'on « apprend avec », et non pas « sur » ; un modèle dont les analogies qui le fondent ne lui préexistent pas : un modèle qui se crée dans une histoire de construction active de ressemblances.

Raisons et déraisons des revendications animalitaires. JEAN-PIERRE DIGARD

Plus précisément, la protection que nous devons aux animaux (ou du moins à ceux qui ne représentent pas une menace avérée) découle d'un élémentaire devoir de solidarité envers nos descendants. Nous ne devons aucun droit aux animaux en tant qu'individus, sensibles ou non. La seule protection des animaux qui s'impose à nous, car la seule vitale à grande échelle et dans la longue durée, est celle qui concerne les populations animales, espèces naturelles ou races domestiques, dont la disparition entamerait la biodiversité dont notre avenir commun dépend en grande partie. À cet égard, il faut aussi savoir que la sauvegarde de la biodiversité passe par l'éradication de certains animaux, car une espèce protégée représente souvent un nuisible potentiel (cf. le cormoran, l'ibis sacré, le loup). [...]

De l'animalité au statut éthique de l'animal. JEAN-YVES LE GOFFI

Plutôt que de se mettre en quête d'on ne sait trop quelle essence de l'animalité, il serait peut-être possible d'aborder la question par un autre biais. C'est un fait que nous, les êtres humains, vivons en compagnie de toutes sortes d'animaux ; c'est un fait également que la façon dont nous les détenons, les utilisons, les conservons en vie ou les mettons à mort semble, à la réflexion, plutôt problématique. Cet état de fait nous invite donc à nous demander ce qu'il en est du statut éthique de l'animal.

Présenter le débat autour des « droits de l'animal », c'est donc présenter les arguments de ceux qui pensent que la question de leur protection importe aux philosophes et pas seulement aux zootechniciens, aux vétérinaires, aux ingénieurs agronomes ou aux âmes sensibles. Il suffit, pour montrer que cette question n'est ni triviale, ni insignifiante, de la reformuler de la sorte : « Quelles sont les responsabilités des êtres de liberté envers les êtres de nature ? »

Mais ici, il faut distinguer : le règne animal est très vaste ; ses frontières sont parfois indéfinies ; les taxonomies savantes et les taxonomies populaires se recoupent rarement ; à menace égale, certains animaux trouveraient plus de défenseurs de leurs droits que d'autres - sans doute en raison de toutes sortes d'identifications anthropomorphiques.

Un point de départ, moins naïf qu'il ne semble à première vue, consiste à mettre d'un côté les animaux domestiques et de l'autre les animaux sauvages. Ce ne sont pas les mêmes menaces qui pèsent sur les uns et sur les autres du fait de l'agir humain, et donc pas les mêmes protections qui sont requises. Les premiers peuvent être surexploités, manipulés, instrumentalisés à titre individuel ; les seconds se meuvent dans le monde ambiant, dans un milieu qui n'est, en principe, ni façonné ni organisé par l'homme.

Nous ne sommes pas, nous les êtres humains, comptables de leurs souffrances. En revanche, nous sommes responsables de leur existence, et voici pourquoi. Il n'aura échappé à personne que l'humanité occupe dans cette économie de la nature une place très particulière. Les autres êtres vivants contribuent en silence à l'élaboration de la communauté biotique et à l'instauration de ses valeurs.

Mais, capables de reconnaître la valeur inhérente de ce processus. Ils sont par ailleurs capables, en tant qu'auteurs et acteurs de technologies puissantes, de le réorienter dans le sens d'une plus grande simplification : la technologie ouvre la possibilité d'une évolution à rebours. C'est, par excellence, ce qui se passe lorsque les êtres humains détruisent des habitats pour les « développer » : des membres de la communauté biotique disparaissent à jamais, qui sont pourtant leurs proches.

De l'Animal en général. WOLFF FRANCIS

Au lieu d'un statut moral unique conféré à l'animal, qui n'est qu'une fiction idéologique, il convient de distinguer les devoirs que nous avons vis-à-vis des animaux de compagnie, ceux que nous avons vis-à-vis des animaux domestiques et ceux que nous avons vis-à-vis des animaux sauvages.

Il est clair pourtant que l'Animal n'existe pas

Ce qui existe, c'est une immense prodigalité de la vie, avec des millions d'espèces animales, parmi lesquelles l'homme, cet être qui dispose de la capacité à agir selon des normes morales, des règles sociales, des obligations et des interdits qu'il s'impose à lui-même, et qui a noué avec des centaines d'espèces des relations extrêmement différenciées, allant de la lutte séculaire contre certaines à la cohabitation amicale avec d'autres, en passant par toutes les formes de domestication, d'appivoisement, de dressage, ou de création d'espèces, de races, de variétés.

En un mot, supprimez les relations des hommes et des animaux, vous supprimez du même coup une bonne part des animaux et la part la plus humaine des hommes.

Libérez les animaux de toutes ces « contraintes » qui les lient aux hommes, vous en finissez du même coup avec leur animalité (et le plus souvent avec leur espèce), et avec notre humanité.

Certes, comme dans toute idéologie « révolutionnaire », on peut vouloir « casser l'histoire de l'homme en deux » et rompre avec cette variété infinie de relations, pour mieux prôner le retour des hommes et de toutes les autres espèces à leur supposée nature originaires et mettre fin, enfin, à l'asservissement millénaire de la Victime par son Bourreau.

Mais on a tout lieu de se méfier a priori de ce genre de vision de l'histoire ou de ses principes « moraux ».

Les relations homme-animal en milieu urbain. PROSPECTIVES GRAND LYON

L'animal est devenu une préoccupation sociale telle que ce sujet fait désormais l'objet de débats sur les frontières de l'humanité et de l'animalité, sur la légitimité de la prééminence de l'homme dans la nature... Les philosophes, en particulier, nous invitent à revoir notre perception de l'animal : « Comprendre l'animalité urbaine doit s'appuyer sur une vision à la fois plus subtile et plus réaliste de l'animal dans la Cité. Il convient en conséquence d'élaborer une conception de l'animalité qui ne se base plus a priori sur le paradigme de la séparation de l'homme et de l'animal, mais sur celui de leur complémentarité, sur celui de la recherche de convergences entre les uns et les autres, et sur celui de la vie partagée. » (cf. Dominique Lestel). Il ne s'agit pas pour autant de considérer l'animal comme une personne, mais de tenter de le comprendre à l'interface d'une histoire naturelle, d'une histoire culturelle et d'une biographie. Pour cela, des scientifiques proposent de créer une nouvelle discipline à l'interface de l'éthologie et de l'ethnologie, nous montrant aussi que l'évolution que nous vivons n'est pas d'ordre conjoncturel, mais bien d'ordre structurel.

Peut-être plus encore que l'aspect quantitatif, la création d'une nouvelle discipline scientifique et le nombre croissant de lois et de mesures relatives à l'animal montrent que l'évolution générale des esprits est incontestable. Mais la présence des animaux en ville, le chien en particulier, pose souvent problème et montre combien il est difficile de vivre ensemble. La ville reste un espace vu comme étant d'ordre humain. Comme le végétal il y a quelques années, l'animal perturbe « l'ordre urbain ». Néanmoins, la présence de l'animal en ville est un véritable phénomène de société et nous pousse à nous interroger sur notre rapport à l'animalité. En gardant à l'esprit ces faits et ces approches novatrices, nous pourrions réfléchir aux relations étroites qui peuvent se nouer entre un humain et un animal et repenser à ce que « vivre ensemble » implique. Cette question touche à des problématiques de partage de l'espace public, de tolérance et ne manque pas d'engendrer des conflits. Néanmoins, la présence de l'animal en milieu urbain pose de trop nombreuses questions pour ne pas être entendues. Les non-humains commencent à peser sur les décisions. [...]

Préparer la ville de demain en définissant la place, le rôle et le statut du vivant au cœur de la cité et inscrire cette question dans un cadre de développement durable semblent donc nécessaires. L'intégration de l'animal dans nos vies et dans notre ville implique de se demander dans quelles conditions, dans quelles limites et à quel coût. L'objectif n'est-il pas de tendre vers une cohabitation harmonieuse entre l'homme et l'animal au sein de la cité, et le bien-être de chacun ? Gérer les nuisances occasionnées par la présence animale en ville ne suffit pas. Construire une véritable politique d'intégration de l'animal en ville est le véritable enjeu pour répondre ensemble à cette question : avec quels vivants voulons-nous vivre et comment ?

Une nouvelle conception de l'animalité basée sur la complémentarité

Dominique Lestel préconise d'oublier la conception de l'animalité qui se base sur le paradigme de la séparation de l'homme et de l'animal pour élaborer une nouvelle conception de l'animalité basée sur les paradigmes de la complémentarité, de la recherche de convergences entre les uns et les autres et de la vie partagée. Vinciane Despret rappelle fréquemment dans ses écrits que la cohabitation homme-animal est un rêve d'humain : « l'être humain est un animal qui ressent la nécessité de vivre avec d'autres animaux. » De plus, comme le souligne Dominique Lestel, « nous savons peu de choses sur ce que signifie pour un animal vivre avec un humain. » Pour ces raisons, les philosophes nous engagent à réfléchir sur les rapports de

l'urbain à l'animalité. Pour cela, les enseignements de l'éthologie classique sont insuffisants. Cette discipline étudie le comportement animal comme si l'humain n'avait aucune influence sur lui. Or, « humains et animaux ne doivent pas seulement savoir ce que veut l'autre mais aussi ce que comprend l'autre ».

On peut souligner que cette approche montre que « la caractérisation des comportements en terme d'espèce n'est plus vraiment satisfaisante, même si elle est loin d'être inutile (...) Les différences individuelles et les situations dans lesquelles se trouvent les animaux doivent également être prises en compte. »

C'est pourquoi Dominique Lestel parle d'animal singulier : les animaux doivent être compris à l'interface d'une histoire naturelle, d'une histoire culturelle et d'une biographie. L'ethno-éthologie s'intéresse aux agencements établis entre l'homme et l'animal et notamment ceux formés au sein de nos communautés urbaines. Des associations fortes peuvent s'établir entre l'homme et l'animal et ces formes de « sociabilité hybride » peuvent avoir une influence majeure dans les cités au sein desquelles elles se développent. « Une communauté hybride homme/animal est toujours basée sur le partage de sens, d'intérêts et d'affects. » Etho-ethnologie et ethno-éthologie concourent conjointement à constituer une nouvelle science à développer pour comprendre en profondeur l'animalité urbaine.

La place de l'animal dans la société des xx^e et xx^e siècles. MONIQUE PINÇON-CHARLOT

Le fait que nombre de nos concitoyens des villes n'aient plus de contacts avec la nature et sa cruauté favorise donc une perception de la campagne comme décor bucolique, lieu de récréation, et non plus comme lieu de production, de sorte que, et c'est un troisième point important, dans l'évolution de notre société le Voir a prévalu sur le Faire. L'animal sauvage ne doit plus être chassé, mais contemplé, photographié, à condition toutefois de ne pas le déranger.

L'usage contemplatif de la nature avec jumelles, appareils de photo, caméra et parcs de vision qui fleurissent chaque année davantage est donc l'expression de cette nouvelle société du « Voir ». Il s'agit pour l'homme de se mettre en retrait, de se faire aussi discret que possible dans une nature où, finalement, il n'y a guère que lui à être de trop. Avec cette tentation d'abstention physique, on comprendra très bien que la chasse soit la violation la plus brutale et la plus inacceptable de cette harmonie supposée du monde. Norbert Elias [...] montre que l'économie psychique des individus évolue dans le sens d'une plus grande maîtrise des émotions et d'un passage global dans nos sociétés de l'action à la contemplation.

Cette autodiscipline devient une attitude fondamentale qui exige le contrôle et la limitation de l'expression des passions, y compris dans le rapport à la nature, qui revêt donc un caractère de plus en plus contemplatif. La campagne et la nature deviennent un décor, un lieu de récréation pour le seul plaisir des yeux, un lieu dont la violence et la mort seraient absentes.

CONSEILS GÉNÉRAUX AUX FUTURS CANDIDATS

Lisez avec la plus grande attention l'énoncé des questions. Pour chaque question, surlignez les mots clés et soyez sûr de sa bonne compréhension. Il n'y a pas de « temps à gagner » dans cette phase de travail... mais des points à perdre.

Pour le reste du travail... gérez votre temps ! C'est une gestion organisée et rigoureuse du temps de l'épreuve qui fait le plus souvent défaut au candidat. Dans votre synthèse, faites référence à une majorité de textes de manière à balayer l'ensemble du dossier. Ce qui fera la différence : votre capacité à préciser une problématique, à synthétiser des références très diverses et à enchaîner des idées avec rigueur.

Utilisez des phrases courtes, correctement ponctuées et avec les bonnes prépositions. Un certain nombre de copies témoignent d'une très grande attention portée à la lisibilité et à la présentation, ce qui a été pris en compte dans la pondération de la note finale (jusqu'à +2 points).

Enfin, nous ne pouvons qu'encourager les candidats à citer les auteurs. Mieux vaut une citation bien placée (en précisant la source) plutôt qu'un propos mal construit. Il ne s'agit évidemment pas de recourir systématiquement à ce procédé mais de s'appuyer sur les textes proposés pour élaborer plus facilement sa synthèse en introduisant quelques citations pour l'étoffer et préciser clairement la problématique que vous souhaitez développer.

Évaluation des réponses aux questions de repérage

Les questions de repérage ont été bien réussies, même si globalement l'on peut regretter des réponses parfois lapidaires.

Question 1

Beaucoup de réponses ne précisaient pas la notion de calcul. Il n'était pas possible de répondre seulement que le perroquet Alex « sait compter ». Le texte de H. Davis (*Les animaux peuvent-ils compter ?*) précise que, s'il sait appréhender globalement un nombre d'éléments et l'exprimer, il ne sait pas dénombrer. Il ne faut pas faire ici la confusion entre la capacité de l'animal à savoir compter et celle qui consiste à évaluer globalement une quantité sans vraiment dénombrer.

Question 2 et 3

Tous les candidats (ou presque) ont su répondre à ces deux questions.

Question 4

Question plus difficile. Beaucoup de candidats ne dépassent pas le constat : « Koko a une idée de la mort ». Une bonne réponse présente « la conception du futur » et « l'intention de communiquer » de l'animal.

Question 5 et 6

Peu de réponses vraiment complètes. Comme toujours, un certain nombre de réponses erronées tiennent simplement à ce que le candidat, n'ayant pas trouvé la réponse fournie par le dossier, lui substitue sa propre opinion sur la question.

Question 7

Des réponses souvent superficielles. Trop de candidats se sont contentés de décrire la danse du cratérope écaillé. Lorsque la question demande d'énoncer « les développements en sciences sociales de la danse du cratérope écaillé », la réponse ne peut se contenter de décrire cette danse, ni d'en donner la signification chez cette seule espèce. Il s'agissait d'en tirer une analyse plus générale des « développements en sciences sociales »... La présence de mots-clés comme « théorie du signal coûteux » ou « stratégie du handicap » a été valorisée, témoignages qu'on s'élevait au-dessus de la pure observation pour accéder à une science qui étudie et conceptualise un phénomène.

Évaluation des réponses aux questions d'analyse

Ces questions sont plus complexes, et le petit nombre de lignes allouées a valorisé les candidats qui avaient des qualités de concision et de force dans le maniement de la langue et des idées.

Question 8

Les candidats ont essentiellement utilisé le texte de D. Lestel (*Peut-on faire parler les singes ?*), souvent sans véritable effort d'analyse. Par exemple, la notion de « capacité » (texte d'E. de Fontenay / *L'animal humain*) a échappé à une analyse qui se devait d'être ici très rigoureuse.

Question 9

Beaucoup de hors sujet. Le principal défaut a été ici de ne pas prendre en compte les précisions « *aujourd'hui* » et « *culture occidentale* » qui devaient conduire à contextualiser la réponse au-delà d'une simple énumération.

Évaluation des réponses à la question de synthèse

Quand le sujet n'a pas été bien compris, les candidats ont traité des animaux en général, sans véritablement réfléchir à la place qui peut leur être concédée. Afin d'éviter ces généralités et les lieux communs sur les animaux, il faut lire le sujet dans son ensemble, faire attention à chaque mot ; ne pas isoler un groupe de mots afin de bricoler un sujet personnel... L'intitulé de la question imposait une problématique, par ailleurs exprimée dans certains textes : « Quelle place concéder aux animaux » et induisait par exemple la réflexion suivante : « *Pouvons-nous, devons-nous et selon quels critères, dans quelle limites concéder une (des) place(s) aux animaux ?* » Certains se sont contentés d'une simple description de la « *Place de l'animal dans les sociétés humaines* ». Le lien à la définition de l'animalité a été peu fait : les candidats présentent souvent deux parties sans véritable lien, par exemple : 1- *La place qu'on accorde aujourd'hui aux animaux.* 2- *La définition de l'animalité.*

Titre

Peu de titres contenant le questionnement requis. Par exemple, le titre est très souvent « L'animal dans notre société », ce qui ne parvient pas à rendre compte de la problématique du dossier (« la place faite aux animaux en lien avec l'évolution de la façon d'appréhender l'animalité »). Parfois, le thème n'est pas abordé au profit d'un titre qui se veut accrocheur et qui ici ne fonctionne pas très bien, par exemple ; « L'homme est un loup pour l'homme ». Le défaut majeur est ainsi le manque d'un recul réflexif. Un bon titre reprend l'orientation qui sera celle du développement.

Introduction

Une bonne introduction doit contextualiser le sujet et annoncer un plan correspondant à celui-ci. Il est à noter qu'un nombre important de copies ne présente dans l'introduction ni problématique, ni axes de développement et que le plan annoncé n'est pas toujours respecté dans la partie développement.

Développement

Prendre appui sur les deux questions d'analyse ne suffisait pas. Il fallait extraire des arguments d'autres points du dossier pour rédiger cette synthèse et l'enrichir. Sont souvent absents des éléments comme la biodiversité, la « métis », l'usage contemplatif, le statut éthique de l'animal, et bien sur la différence entre animaux, le paradigme de complémentarité, la communauté et la sociabilité hybride... Certaines maladresses témoignaient également d'un manque d'engagement perspicace dans la lecture du dossier, voire d'un manque de jugement critique : ainsi la légende de la louve recueillant Remus et Romulus, les fables de La Fontaine, ou les dessins animés mettant en scène des animaux, sont mis sur le même plan que l'évolution biologique... Certaines copies ne sont pas terminées, ce qui traduit un problème de gestion du temps. Cela se voit notamment dans le cas de plans qui se veulent trop ambitieux (trois axes proposés par exemple).

Conclusion

Certains candidats pensent que l'ouverture de la conclusion se fait par une question ou quelle peut être constituée d'éléments qui n'ont pas été traités dans le développement. Cela ne correspond pas aux attentes assignées à cette dernière partie du travail de synthèse. Les conclusions les plus pertinentes proposent en général un double mouvement : récapitulatif et prospectif.